

taire le saisit d'un enthousiasme au-dessus de son âge et laissa une impression ineffaçable dans cette âme sensible et passionnée avant le temps.

Quand on lit un historien, le premier soin du lecteur doit être de chercher si l'auteur croit lui-même à la vérité de ses récits. Dans les œuvres d'un poète passionné, c'est aussi la passion que l'on cherche. Eprouve-t-il ces sentimens qu'il exhale ? Souffre-t-il de son martyre ? Est-il gai de sa joie, heureux de son bonheur ? Les poésies de Pétrarque répondent à toutes ces questions ; on aime, on souffre avec lui, et non point seulement avec cette idéalité que les poètes appelaient autrefois leur muse.

Laure, dont le nom est aussi inséparable du nom de Pétrarque, que celui d'Héloïse l'est du nom d'Abailard, avait épousé avant de connaître Pétrarque, Hugues de Sades, patricien, originaire d'Avignon, jeune, mais peu aimable et d'un caractère difficile et jaloux. Laure avait vingt ans et Pétrarque vingt-quatre, quand ils se virent pour la première fois. Ce fut dans l'église de Sainte-Claire, d'Avignon ; et l'on peut dire que leur attachement, tout intellectuel, conserva toujours quelque chose de la sainteté du lieu où ils s'étaient rencontrés. Laure était d'une sagesse égale à sa beauté. Son premier regard décida de la destinée de Pétrarque ; il l'aima comme on aime la divinité ; aucune espérance coupable n'entra dans son cœur, et quoique le platonisme de cette passion, peut-être sans exemple, ait trouvé beaucoup d'incrédules, il faut bien rendre hommage à la vérité : sa durée suffirait pour en démontrer le caractère. Ni le temps, ni l'âge, ni la mort même de celle qui en était l'objet ne purent éteindre un sentiment aussi vif et aussi pur. Il n'en faut point conclure que Laure n'aima pas Pétrarque, mais qu'elle l'aima comme elle en fut aimée.

L'intimité de la liaison de Pétrarque avec le roi de Naples, Robert, occupa aussi une assez grande place dans la vie du poète ; c'est à ce prince, ami de lettres, et les cultivant lui-même, qu'il voulut devoir les honneurs du capitole, ne s'en jugeant pas digne sans l'assentiment de son royal ami. Mais la patrie de Laure était la sienne, il ne s'en éloignait que pour recueillir des couronnes dont il put lui faire hommage. Cependant ce fut à Parme, ou du moins dans une petite maison voisine de cette ville, qu'il acheva son poème de *l'Afrique*, dédié au roi Robert.

Pétrarque avait trente sept ans quand il fut appelé à Rome pour y recevoir la couronne des poètes et le triomphe du Capitole. Dans le temps même où la nouvelle lui en parvint, il reçut du chancelier de l'université de Paris des lettres qui lui annonçaient que les mêmes honneurs lui étaient réservés dans la capitale de la France. C'était la première fois que l'université de Paris décernait une pareille couronne, mais le temps pressait, il fallait choisir, et Pétrarque aimait mieux placer son nom à côté de deux des poètes déjà couronnés à Rome, que de se voir inscrire le premier sur les tables universitaires de Paris.

Cependant la cour de Rome était toujours à Avignon. Un chancelier de France, Pierre Roger, venait de monter au trône pontifical sous le nom de Clément VI. Ce pape, ami des lettres, les

encouragea comme le fit depuis Léon X. Chargé de haranguer Clément VI, Pétrarque fut bientôt comblé de ses faveurs. Peut-être ces faveurs, peut-être la gloire qu'il avait acquise, chatouillèrent-elles l'orgueilleuse faiblesse du cœur de Laure ; quoiqu'il en ait été, ce ne fut qu'à dater de cette époque, c'est-à-dire seize ans après leur première entrevue, que Laure n'évita plus la présence de Pétrarque : dès-lors Pétrarque ne rechercha, ne vit qu'elle dans le monde et dans les sociétés où ils se rencontraient tous les jours.

L'amour avait sans doute absorbé tout ce qu'il y avait de constance possible dans l'âme de Pétrarque ; on peut le croire du moins, car nul homme ne fut plus incessamment tourmenté du besoin de changer de lieu ; mais partant il portait avec lui le souvenir et l'image de Laure. C'est une anecdote assez curieuse dans sa vie que l'histoire des relations qu'il chercha à établir entre lui et ce fameux Rienzi qui rêva la possibilité de réédifier la république romaine. Ils avaient été employés tous les deux dans une même ambassade, mais ils s'étaient depuis long-temps perdus de vue, quand la nouvelle de l'entreprise de Rienzi, arriva jusqu'à Pétrarque. Celui-ci prit chaudement auprès du pape la défense de son ancien ami, et écrivit au nouveau tribun une lettre fort remarquable par son éloquence, et que l'on a conservée. Il quitta de nouveau son parnasse de Vauluse, sa Laure et l'amitié du cardinal Colonne, qui tient aussi une grande place dans sa vie ; il recommença à errer dans plusieurs villes d'Italie, mais ne retourna pas à Rome, ayant été informé en chemin des folies et des fureurs de Rienzi.

Aussi savant théologien que poète inspiré, Pétrarque quitta le monde à la mort de Laure ; et se voua dès-lors à la vie monastique, il fut successivement archidiaque de l'église de Parme et chanoine de Padoue. Ce fut dans cette dernière ville qu'il fixa sa résidence, ou pour mieux dire à Arqua, dont nous avons parlé au commencement de cet article. Là il vécut encore long-temps dans la solitude, et on le trouva mort dans sa bibliothèque, le jour du soixante et dixième anniversaire de sa naissance. En marge d'un manuscrit de Virgile, dont il faisait ses délices, on découvrit une note écrite de sa main, dont voici la traduction :

Laure, si éclatante de vertus, que j'ai si souvent célébrée dans mes vers, apparut à mes yeux pour la première fois à Avignon, dans l'église de Sainte-Claire. J'étais jeune alors. Dans la même ville, le même jour, à la même heure de l'année 1348, l'étoile de Laure a cessé de briller sur le monde. J'étais alors à Vérone, ignorant mon funeste sort. Cette femme si belle et si chaste fut ensevelie le même jour, après les vêpres, dans l'église des Cordeliers d'Avignon. Elle est remontée au ciel qui l'avait prêtée à la terre. Pour me rappeler le souvenir mélancolique de cette perte si douloureuse, je l'ai consigné sur ce livre avec une joie mêlée d'amertume. La mort de Laure me donne l'assurance que je n'ai pas longtems à vivre. Depuis que le lien de ma vie est rompu, j'espère avec l'aide de Dieu, pouvoir renoncer sans peine à un monde où j'ai trouvé tant de déceptions ; où les espérances sont si vaines et si périssables."